

les troubles religieux du xvi<sup>e</sup> siècle en France, dans les Flandres et aux Pays-Bas, et en présenter des tableaux singulièrement colorés, bien que toujours d'une minutieuse précision, d'une rigoureuse exactitude et appuyés sur des témoignages irrécusables.

En 1892 nous lui avons offert une place dans notre comité ; il était de ceux qui, au milieu d'une existence déjà surabondamment occupée, savent néanmoins répondre à l'appel, accepter la responsabilité nouvelle, apporter un concours dévoué, assidu. Tant que ses forces le lui ont permis il ne manquait pas à nos réunions mensuelles. Et quel charme dans son commerce, quelle finesse dans ses remarques, quelle sûreté dans ses informations !

M. Albert Réville aimait l'histoire et surtout l'histoire religieuse et il conservait à notre passé huguenot une vénération toute filiale. Il ne s'en dissimulait pas les misères, il en déplorait hautement les intolérances, mais il se plaisait à en revendiquer les gloires. Messieurs, nos Eglises d'aujourd'hui n'ont pas oublié qu'il avait commencé par leur donner les belles années, les féconds labours de sa vaillante jeunesse. Tous ceux qui, parmi nous, n'ont jamais séparé l'Évangile de la liberté, qui ont compris que la religion est avant tout une question de conscience entre la créature faillible, mais désireuse et capable de progrès, et le Dieu dont elle reconnaît « l'autorité souveraine et la grâce invincible » — c'est là d'après les propres paroles de M. Réville, la caractéristique de la foi protestante, — tous ceux-là garderont à sa mémoire une respectueuse gratitude. Le deuil qui vous frappe si profondément, vous qui l'avez connu et aimé de près, il est douloureusement ressenti, soyez-en persuadés, dans bien des foyers spirituels de notre Protestantisme français.

Je voudrais être ici l'interprète des amis absents, connus ou inconnus... et il en est beaucoup..., et je remercie sa famille de m'avoir permis de venir, au nom de mes collègues de la Société de l'Histoire du Protestantisme français et au nom de la Délégation Libérale des Églises réformées, apporter au pasteur et au professeur Albert Réville un suprême hommage de regrets, de constant souvenir et d'affection.

---

### **Discours de M. François Picavet**

Directeur-adjoint à l'École des Hautes Études,  
au nom de la Conférence de l'Histoire des Dogmes.

Depuis 1886, M. Albert Réville enseignait l'histoire des dogmes à l'École des Hautes Études. Depuis 1888, j'ai été son collaborateur comme maître de conférences, puis comme directeur-adjoint. Pendant dix-huit ans, nous avons, en commun, exploré un domaine de plus en plus étendu, nous avons travaillé à former des maîtres qui soient capables de nous venir en aide et au besoin de nous remplacer. Plus que personne, j'ai vu avec quelle conscience il organisait ses recherches, avec quelle ardeur et quelle prudence il poursuivait la vérité, avec quelle maîtrise il enseignait, avec quel dévouement et quelle bonté il guidait nos étudiants et leur faisait sentir qu'ils pouvaient, pour toute circonstance, trouver en lui un appui et un soutien, comme un professeur capable de diriger leurs études.

Il y avait longtemps qu'en Allemagne on avait constitué l'histoire des dogmes, des formules théologiques qui expriment ou résument la croyance

imposée par les diverses églises à leurs fidèles. Même on y avait joint parfois l'histoire des doctrines entre lesquelles les églises avaient été amenées à choisir ces formules. Mais en France, on comptait ceux qui avaient utilisé les travaux par lesquels l'Allemagne a placé l'histoire des dogmes, qui suit leur formation et leur évolution, à côté de la dogmatique qui, pour chaque Eglise, expose systématiquement les vérités qu'il faut croire.

M. Albert Réville était admirablement préparé pour créer ce nouvel enseignement. Il avait étudié à Genève, à Strasbourg, à Leyde. Bachelier en théologie à Strasbourg avec une thèse sur l'exclusivisme en matière de foi, il avait collaboré à la *Revue de théologie de Strasbourg* avec Reuss, Colani, Scherer, à la *Revue des Deux-Mondes* où il faisait connaître Christian Baur, le chef de l'école de Tubingen et Strauss, en traitant bon nombre de sujets qui rentraient déjà dans son futur enseignement. En 1862, il avait été couronné par la Société de La Haye pour ses *Études critiques sur l'Évangile selon saint Matthieu*, qui lui valurent le titre de docteur en théologie de l'Université de Leyde et dont les conclusions ont été admises par les exégètes. En 1860, il donnait des *Essais de critique religieuse*; en 1869 une *Histoire du dogme de la divinité de J.-C.*, qui a eu une deuxième édition en 1876 et une troisième en 1904. Il connaissait les travaux des érudits qui, depuis le xviii<sup>e</sup> siècle jusqu'à nos jours, ont travaillé à substituer à l'apologétique aveugle dans sa piété ou à la critique dénigrante et étroite, l'histoire objective et impartiale des dogmes et des doctrines religieuses. Il suivait avec un vif intérêt et une rare pénétration toutes les publications qui, en France, surtout en Allemagne, en Suisse, en Hollande et en Angleterre,

augmentaient nos connaissances positives sur ce terrain récemment conquis.

Profondément religieux, il était disposé à étudier avec sympathie toutes les manifestations de la vie religieuse. Mais, par cela même, il se croyait obligé à la tolérance dans les jugements sur les personnes et à l'impartialité la plus stricte dans l'exposition des doctrines. Il estimait que le point de vue dogmatique fausse l'histoire et en fait disparaître le mouvement, la chaleur et la vie ; que l'amour de la vérité est un des éléments constitutifs de l'amour de Dieu ; que ce serait trahir la pensée de Jésus que d'appliquer d'autres critères du vrai que ceux dont l'expérience a partout mis en évidence la légitimité : « Les dogmes chrétiens, disait-il en exposant sa méthode, ont une histoire, leurs formules rigides sont l'expression de mouvements de croyance et d'idée, de luttes souvent acharnées, à chaque instant mêlées aux révolutions politiques et sociales et dont l'étude a tout l'attrait des drames les plus pathétiques. C'est l'histoire qu'il s'agit de retracer objectivement, sans parti pris pour ou contre les solutions qui ont prévalu ».

Dans ses cours, M. Albert Réville exposait ce qui avait été fait avant lui, donnait le résultat de ses recherches personnelles, indiquait ce qui restait à faire. Il enseignait l'histoire des dogmes dans son ensemble et dans ses parties. Ainsi il en exposait les époques, les divisions et signalait les ouvrages et les documents qui les caractérisent. Tantôt il faisait l'histoire de chaque dogme — Trinité, péché originel, Rédemption, divinité de J.-C. — depuis les origines jusqu'au temps présent, en donnant sur la discipline, le culte, la morale, l'organisation ecclésiastique quelques aperçus rapides et nécessaires

pour en saisir le développement. Tantôt il exposait les doctrines théologiques de certains hommes, comme Tertullien, ou de certains groupements religieux comme les Sociniens, les Jansénistes, les Jésuites, et les ordres monastiques dans leurs applications de l'ascétisme. Tantôt enfin, il s'attachait à faire l'histoire d'une période déterminée, étudiant, par exemple, la doctrine chrétienne à l'époque où paraissaient la *Didaché* des apôtres, les *Philosophoumena* ou la *Cité de Dieu*.

Ses leçons, lumineuses par le fond et par la forme, se gravaient dans l'esprit des auditeurs, les faisaient réfléchir et parfois leur inspiraient le désir de combler les lacunes qu'il avait signalées. Il y joignait les indications d'une érudition riche et sûre qu'il était toujours disposé à fournir aux jeunes gens en quête d'un sujet de thèse, ou soucieux de compléter la bibliographie d'une question à traiter, d'expliquer et d'interpréter un texte difficile. Il y mettait une bonne grâce infinie, les écoutait avec patience et bienveillance, leur suggérait des idées nouvelles, et surtout leur donnait le goût de la recherche sympathique, impartiale et désintéressée.

Jusqu'aux dernières vacances, il a continué sa tâche. Tous ceux qui l'ont entendu, fréquenté ou consulté conserveront son souvenir et s'attacheront à suivre son exemple. Il a beaucoup fait, et bien fait. Surtout, il a considérablement étendu le domaine des recherches relatives aux dogmes et aux doctrines populaires et philosophiques, individuelles et collectives qui les ont préparés, développés ou combattus. Ses successeurs et ses élèves continueront son œuvre et s'efforceront d'y mettre la même conscience, la même impartialité, le même dévouement à la science.

